

PIERRE MARION

Préface de Claude Poirier

82 JOURS
L'AFFAIRE CHARLES MARION

La disparition

« Allô, Pierre ! »

C'était le dimanche 7 août 1977, le téléphone venait de sonner chez Pierre Marion, qui habitait dans la région de Gatineau. Nicole remettait de l'ordre dans la cuisine après l'habituel petit-déjeuner tardif du dimanche, tandis que les deux enfants, Alexandre et Philippe, s'amusaient sur la pelouse, derrière la maison.

Pierre fut un peu surpris de cet appel de sa mère, Denise. Elle se trouvait dans la maison de campagne familiale, surnommée « Mon Repos ». Une vingtaine d'années auparavant, le père de Pierre, Charles Marion, avait acheté cette maison de ferme qui paraissait tomber en ruine et qui servait d'abri aux animaux. Ayant travaillé dans le domaine du crédit hypothécaire la majeure partie de sa vie professionnelle, Charles avait l'œil pour évaluer le potentiel des propriétés immobilières. Au fil des années, il avait transformé les lieux en un petit paradis rustique, mais commode et chaleureux, qui suscitait l'envie de tous ses amis.

Le chalet dominait un terrain de quatre acres, en pleine campagne. Charles avait planté des arbres tout autour de la

propriété. Au fil des ans, sa relation avec la nature et les soins qu'il prodiguait aux animaux avaient pris de plus en plus de place dans sa vie.

Il ne fallait pas plus de 30 minutes à Charles et à Denise pour se rendre à Mon Repos, à Stoke, depuis leur maison familiale de Sherbrooke.

« Bonjour, bonjour ! Qu'est-ce qui se passe pour que tu m'appelles à cette heure de la journée ? »

Denise raconta à Pierre que, la veille, elle était allée, seule, aux noces d'un cousin, à peu de distance de Stoke. Au retour, elle avait décidé d'aller rejoindre Charles au chalet.

À son arrivée, elle avait vu de la lumière dans la maison et le garage. En s'approchant, elle avait entendu la radio du garage qui diffusait de la musique. Elle avait trouvé bizarre de voir que Niki, le chien, était enfermé dans la maison, alors que la camionnette de Charles n'était pas là. Denise avait distingué sur la pelouse les traces d'un véhicule, sans doute la camionnette de Charles, qui s'était avancé jusqu'à l'étang, à une centaine de mètres du chalet. Les traces semblaient ensuite revenir vers la sortie. Elle avait pensé que Charles s'était arrêté au chalet, avait allumé les lumières et mis en marche le système d'alimentation en eau, pour ensuite aller inspecter l'étang avant de reprendre la route. S'il avait laissé Niki sur place, c'était certainement parce qu'il ne comptait pas s'absenter longtemps.

Pendant qu'elle roulait vers le chalet, Denise n'avait pas croisé la camionnette et ne l'avait pas vue non plus devant les résidences des amis et connaissances qui habitaient aux alentours. Intriguée par l'absence de son mari, elle était repartie en auto pour vérifier s'il n'était pas allé plus loin,

chez d'autres amis. Ne le trouvant nulle part, elle avait pensé qu'il était peut-être allé acheter quelque chose en ville. Elle était donc rentrée au chalet où elle avait attendu son retour.

À minuit, elle était toujours sans nouvelles de lui. De plus en plus inquiète et de mauvaise humeur, elle avait verrouillé la porte avant d'aller se coucher. Charles serait ainsi forcé de la réveiller lorsqu'il arriverait.

Au réveil de Denise, le lendemain matin, Charles brillait toujours par son absence. Espérant qu'il s'agissait d'une simple escapade, elle avait travaillé dans le jardin et sarclé les mauvaises herbes autour des légumes pour lui montrer qu'elle pouvait s'occuper de la propriété elle-même et lui servir ainsi une bonne leçon !

Plus tard, n'en pouvant plus, elle avait décidé de téléphoner à Pierre pour l'informer de la situation et lui demander s'il n'était pas au courant des allées et venues de son père.

Pierre était un peu préoccupé lui aussi, mais, sur le coup, il ne pensa à rien de dramatique. La profession de son père faisait qu'il avait des amis et des connaissances partout.

« Tu sais, maman, quand il se produit un accident de la route, les policiers préviennent les proches des victimes très rapidement. Ce n'est donc sûrement pas ça. Il a dû être invité chez un ami. La rencontre a probablement tourné en conversation de chasse ou de pêche, et il a dû décider de cuver sa bière sur place plutôt qu'au volant ! »

Quand on n'a pas de raison de soupçonner un drame et que survient un retard important, on se rassure d'abord avec des explications plus ou moins plausibles. Bien sûr, on regrette ensuite de ne pas s'être vraiment inquiété plus tôt.

Pierre essayait de reconforter sa mère de son mieux. Il proposa quelques noms d'amis chasseurs et pêcheurs que Denise pourrait appeler pour leur demander s'ils avaient vu Charles. Il dit aussi qu'il se préparait à partir chez des amis avec Nicole et les enfants, et il lui donna leur numéro de téléphone.

Après cette conversation, l'inquiétude de Denise continua de grandir, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus et après avoir recontacté la plupart des amis du coin, elle décida de rentrer à Sherbrooke.

Avant de quitter Mon Repos, elle se rendit au bout du terrain pour y inspecter une maisonnette située près de l'étang. Charles y avait fait des aménagements récemment pour que l'on puisse y dormir. Il y rangeait aussi les sacs de nourriture pour les chèvres, les poissons et les oies.

Denise ouvrit la porte et sursauta en entendant une voix féminine, vaguement familière, qui provenait du fond de la maisonnette : « Est-ce que vous pourriez me détacher, madame Marion ? » Elle se rendit compte que la personne qui venait de lui parler était Aline Yergeau, une employée de la Caisse populaire de Sherbrooke-Est, qui travaillait avec Charles depuis une vingtaine d'années. Aline était couchée face contre terre, chevilles et poignets ligotés, et son corps était solidement attaché à la base d'un gros fauteuil.

Denise s'approcha en tremblant et s'agenouilla à côté d'Aline. Pendant qu'elle essayait de dénouer ses liens, elle la questionnait avec anxiété.

En état de choc, Aline n'arrivait pas à expliquer clairement ce qui s'était produit. Lorsque Denise lui demanda où était Charles, Aline répondit qu'il avait été traîné de force

hors de la maisonnette, la veille, et qu'elle avait entendu ses protestations et ses gémissements. Denise comprit que Charles et Aline avaient été attaqués !

Malgré ses efforts, elle n'arrivait pas à détacher les liens d'Aline. Elle partit donc en courant vers la maison pour chercher des ciseaux et appeler à l'aide. Après avoir vainement essayé de joindre Pierre au téléphone, elle prit les ciseaux et retourna dans la maisonnette. Les poignets d'Aline étaient très enflés parce que la circulation sanguine était entravée. Elle était attachée depuis une douzaine d'heures.

Sanglotant de nervosité, Denise tentait de glisser une lame du ciseau sous la corde sans blesser Aline. La pénombre compliquait ses efforts, mais elle réussit finalement à la libérer. Elle l'aida à se mettre debout, péniblement. Aline fit quelques mouvements des jambes et des bras pour activer la circulation. Elle était dans un état lamentable.

De retour dans la maison, Aline monta à la salle de bains pour se laver pendant que Denise appelait la police de Sherbrooke. La réponse la surprit un peu :

« Désolé, madame, mais il s'agit là d'un cas de compétence provinciale. Veuillez communiquer avec la Sûreté du Québec. »

Un peu désemparée par le détachement du policier de Sherbrooke, elle téléphona au fils d'une amie, un policier de la Sûreté du Québec (SQ), Éric Lamontagne. Celui-ci la rassura :

« Calmez-vous, madame Marion. Je ne suis pas surpris de leur réponse. Laissez-moi quelques minutes et quelqu'un va vous rappeler. On va vous aider et vous dire quoi faire. »

Quelques instants plus tard, un policier de la SQ de Sherbrooke appela Denise pour lui demander des explications. Il essaya de la calmer, lui dit qu'Aline avait sûrement besoin de se réhydrater et de soigner ses poignets. Son collègue et lui se mettaient en route immédiatement.

Une trentaine de minutes plus tard, ils arrivèrent à Mon Repos. Ils avaient déjà alerté leur quartier général à propos d'un acte criminel possible. Ils expliquèrent d'abord à Denise qu'ils devaient connaître les détails nécessaires pour lancer l'enquête et proposer une stratégie à leurs supérieurs. L'un d'eux s'installa dans la cuisine avec Aline, et l'autre, au salon avec Denise, pour recueillir leurs dépositions respectives. Ils passèrent ensuite à l'inspection des lieux et demandèrent l'aide d'autres policiers de la SQ pour analyser la scène, prendre des photos, relever les empreintes digitales, etc. À ce stade préliminaire de l'affaire, ils essayaient de travailler avec discrétion pour éviter d'attirer l'attention des voisins.

Ils proposèrent ensuite à Aline de la conduire dans un hôpital de Sherbrooke où elle subirait un examen médical et où l'on soignerait ses poignets et ses mains, toujours très enflés.

Entre-temps, Claude Stébenne, le gérant de la Caisse populaire de Sherbrooke-Est où Charles travaillait comme gérant de crédit, qui était aussi un ami de Charles et de la famille Marion, s'était rendu à Mon Repos. La SQ l'avait informé de ce qui était arrivé à ses deux employés. L'événement était criminel en apparence, et comme les deux victimes étaient les deux employés les plus anciens de la Caisse, ils connaissaient très bien les systèmes de

sécurité. Le danger quant à la vulnérabilité de l'établissement était réel.

C'est à ce moment-là que Pierre téléphona à sa mère. Lui et sa famille étaient de retour à la maison après avoir passé l'après-midi chez leurs amis, et Pierre voulait savoir si son père était rentré. Sa mère lui demanda s'il pouvait venir les rejoindre à Sherbrooke. Surpris, il demanda s'il devait venir seul ou avec la famille. Sa mère répondit : « Viens tout seul.

— Mais que s'est-il passé ? Ne peux-tu pas me donner plus de détails ? »

La ligne téléphonique qui desservait les résidences autour de Mon Repos était partagée par plusieurs abonnés. Quand quelqu'un appelait un de ces abonnés sur cette boucle locale, le téléphone sonnait chez chacun d'eux. La séquence des sonneries différait selon les abonnés, ce qui leur permettait de savoir si l'appel leur était destiné ou non. Pierre savait donc, par le ton de sa mère, qu'elle voulait éviter tout risque d'indiscrétion. En effet, un des voisins aurait pu décrocher son téléphone et écouter leur conversation.

« Je vais te passer quelqu'un qui va t'expliquer la situation en anglais ! »

Elle croyait qu'une éventuelle oreille indiscreète ne comprendrait pas...

Une voix masculine se présenta donc :

« Good evening. This is Officer Jean Lacroix from the Sûreté du Québec. It seems that your father may have been taken away by people with bad intentions, possibly kidnapped ! Can you come over to comfort your mother as soon as possible ? »

Pierre balbutia : *Of course ! I just need time to pack a few things and I should be there by midnight.* »

C'est ainsi qu'en ce beau dimanche d'août commença pour les membres de la famille Marion un drame qui allait bouleverser leur vie pour toujours et qui les mènerait presque aux frontières de l'amour et de la haine. Ce véritable calvaire fut marqué par l'incertitude, l'anxiété, l'impuissance, l'isolement et le désespoir.

« Mon Repos », mon havre de paix*

Était-ce le besoin de renouer avec la nature de mon enfance qui m'a amené un jour, il y a près de 20 ans de cela, à acheter un terrain avec une maison délabrée dans le 11^e Rang de Stoke ? Je ne saurais le dire.

Le village de Stoke n'est pas très loin de Sherbrooke. On s'y rend aisément, mais il est tout de même assez retiré pour qu'on puisse s'y sentir en pleine nature. Il se trouve à près de 12 milles [20 km] de Sherbrooke, entre des vallonnements dépressifs et la chaîne des Appalaches. Le 11^e Rang est un cul-de-sac qui meurt dans les montagnes bouchant l'horizon.

Je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer dans mon 11^e Rang, car j'ai toujours eu du bricolage à faire. Mes journées passées à cet endroit étaient toujours pleinement remplies. J'ai même creusé un lac artificiel que j'ai ensuite

* *Mes 82 jours de captivité*, extraits du chapitre 1. (Les extraits de ce livre publié en 1978 peuvent avoir été l'objet de légères modifications et corrections pour les besoins de l'édition actuelle.)

ensemencé de poissons. J'ai fait de ce domaine un lieu de dépaysement total. Quelques oies se baladaient en toute liberté, tandis que trois chèvres, achetées d'un ami, brouaient là où elles voulaient bien brouer sur ce terrain que j'ai clôturé et qui ressemblait, à certains endroits, à un paysage lunaire. C'est qu'il y avait là, en haut du terrain, de grosses roches empilées. Sur le versant ouest du terrain, j'ai planté des pins et des érables pris à même la forêt. La vraie vie sauvage, l'évasion, la fuite. J'étais frappé par la quiétude des lieux à chaque journée que j'y passais. Mon coin de campagne était devenu sacré.

Tous ceux qui me connaissent savent bien que j'aimais mon petit royaume. De la visite, nous en avons eu à satiété. Combien de veillées du bon vieux temps s'y sont déroulées ! Que de plaisir, que de chants, de chansons à répondre, avec mon épouse, Denise, ou une amie de la famille au piano ! Tous nos amis ainsi que beaucoup de nos connaissances de Sherbrooke et d'ailleurs en province ont trouvé là une oasis de paix et de joie.

Avant d'être enlevé, j'avais presque terminé mes travaux de rénovation de la petite remise située au fond du terrain. Cette remise servait originellement pour le grain et les outils, mais je l'avais transformée en installant tout l'ameublement nécessaire pour qu'elle puisse servir de lieu de séjour à Pierre, à sa femme, Nicole, et à mes deux petits-enfants, Alexandre et Philippe, quand ils nous rendraient visite ou viendraient en vacances. Les amis de passage allaient aussi pouvoir séjourner parmi nous plus longtemps, grâce à cette maisonnette.

Charles a été enlevé !

« *Don't drive too fast* », conseilla le policier à Pierre avant de raccrocher.

Pierre expliqua la situation à son épouse, prit quelques vêtements, sauta dans sa voiture et partit rejoindre sa mère et les policiers.

Devant une situation menaçante pour la sécurité d'un être cher, le cerveau est capable de proposer toutes sortes de scénarios que l'analyse essaie ensuite de réfuter, mais ce rejet ne fait qu'affiner les scénarios. Pierre essayait de croire à une farce ou à une erreur sur la personne, mais les paroles du policier résonnaient dans sa tête : *Possibly kidnapped... Possibly kidnapped...*

Il ne croyait pas que les membres de sa famille couraient le risque d'être enlevés. Ils n'étaient pas riches. Pourtant, la présence des policiers à Stoke diminuait les possibilités d'un malentendu ! Sa voiture dévorait les kilomètres pendant qu'il essayait de se rappeler ses dernières conversations avec son père, cherchant des indices, des repères, quelque chose. Il ne trouvait rien, mais ces efforts l'aidaient d'une certaine façon à calmer la pression qui l'étouffait.

Quelques heures plus tard, il aperçut les lumières de Sherbrooke et fut bientôt à la maison familiale. Lorsqu'il entra dans la cour, Denise sortit de la maison en trombe et se jeta dans ses bras pour y décharger un peu de son désespoir.

Puisqu'il était maintenant évident qu'un crime avait été commis, un agent de la SQ avait été affecté à la protection de Denise. Le désarroi de celle-ci faisait peine à voir, et Pierre pensa que, si cette situation devait durer plus de quelques heures, il lui faudrait avoir une attitude forte, calme et logique pour rassurer sa mère.

L'agent de la SQ demanda à Pierre s'il connaissait le numéro de la plaque d'immatriculation de la camionnette de son père, celle que les ravisseurs avaient utilisée pour quitter Mon Repos. Peut-être ne s'en étaient-ils servis que pendant peu de temps, mais il fallait essayer de la retrouver le plus vite possible.

Après quelques recherches infructueuses, Denise et Pierre eurent l'idée d'ouvrir des boîtes de photos de récents voyages de chasse dans l'espoir d'y voir la camionnette. Et, en effet, le numéro de la plaque était visible sur une photo. La SQ diffusa immédiatement cette information sur son réseau interne.

L'attente avait commencé. Puisque la nuit était avancée, Denise et son fils décidèrent de ne contacter Roseline, la sœur de Pierre, que le lendemain matin. Elle vivait en Alberta où elle travaillait pour *Le Franco Albertain*, un journal francophone. À bout de forces, Denise se retira dans sa chambre pendant que l'agent de la SQ essayait de donner des détails à Pierre, mais en restant vague sur ce qui s'était

passé du côté de la police depuis le début de la soirée. Il lui raconta comment s'était déroulé le début de l'enquête dans un autre cas d'enlèvement célèbre dans les Cantons-de-l'Est, deux ans auparavant. La famille Blanchette était propriétaire d'une entreprise importante située près de Sherbrooke, et deux bandits avaient enlevé M^{me} Blanchette et demandé un million de dollars de rançon. Avant le versement de cette rançon, la SQ avait réussi à retrouver la victime, à la libérer, et à capturer les ravisseurs cinq ou six jours plus tard.

Au cours des heures suivantes, la famille Marion s'inspira de cette histoire pour se rassurer.

« L'enlèvement de madame Blanchette a duré six jours, dit Pierre. Il ne faut pas nous décourager. Si nous sommes chanceux, tout sera réglé dans quarante-huit heures ! »

Les Marion ne se doutaient pas du temps que durerait la séquestration de Charles. En fait, ils abordèrent chacune des journées suivantes avec l'espoir que le soleil recommencerait à briller bientôt pour eux. Cet optimisme un peu forcé les aida néanmoins à calmer leur angoisse.

Comme il était prévu, ils appelèrent Roseline le matin venu. Denise ne put retenir ses larmes ni contenir son inquiétude. Et comme il n'y avait pas encore d'explication à l'affaire, Roseline réagit promptement. Elle parlerait à son patron dès l'ouverture du bureau, prendrait congé, ferait ses valises et s'en viendrait à Sherbrooke.

L'enlèvement vu par Aline

Le soir de l'enlèvement, Charles était arrivé tôt à Mon Repos et avait tout ouvert, comme à son habitude. Vers 20 heures, il était allé chercher Aline Yergeau pour lui montrer son lac et de nouveaux aménagements. De retour à la tombée de la nuit, ils s'étaient d'abord arrêtés au chalet pour y laisser Niki, afin qu'il ne fasse pas peur aux oies.

Ils s'étaient ensuite rendus à la maisonnette en camionnette, car il y avait trop de rosée dans l'herbe pour y marcher aisément. Le ciel au-dessus de la montagne était spectaculaire à cette époque de l'année; les étoiles apparaissaient une à une pour former une coupole de diamants qui ravissait les visiteurs.

Charles et Aline avaient passé en revue les améliorations des derniers mois et rempli un récipient de nourriture granulée pour la lancer dans l'étang et faire sauter les truites. Aline raconta que c'est à ce moment-là que deux hommes étaient apparus dans le cadre de la porte; chacun portait un bas de nylon sur la tête et tenait une arme à feu. Le premier homme, en apparence très athlétique et probablement au début de la trentaine, les força à reculer au fond de la mai-

sonnette en dirigeant son pistolet vers Charles. Le second homme, qui se tenait un peu en retrait, avait une démarche qui suggérait qu'il pouvait être dans la cinquantaine avancée. Les hommes repoussèrent la porte sans la fermer complètement, et le plus jeune ordonna au couple, d'une voix forte et menaçante :

« Les mains en l'air ! C'est un hold-up ! Faites exactement ce qu'on vous dit, sinon vous allez le payer cher ! Couchez-vous sur le plancher, sur le ventre, les mains sur la tête ! Aline, toé, place-toé à côté du fauteuil. Charles, mets-toé icitte, à côté du divan. Pis grouillez pas de d'là ! »

Les deux hommes portaient chacun un sac à dos. Ils en sortirent du ruban gommé et des bouts de corde de nylon. Travaillant très rapidement et en silence, ils lièrent d'abord les poignets et les chevilles de Charles. Ensuite, ils firent de même avec Aline, mais en l'attachant au fauteuil. Ils enfoncèrent une taie d'oreiller sur la tête de Charles et l'entraînèrent, sautillant, jusqu'à la camionnette. Aline l'entendait protester et crier aux deux inconnus : « Ça va faire, les gars, sacrament ! C'est pas des *jokes* à faire ! Lâchez-moé ou je vais me fâcher pour vrai ! »

Rien n'y fit, bien sûr.

Ils le firent monter dans la camionnette et se coucher sur le plancher, à l'arrière. Le plus jeune revint dans la maisonnette et dit à Aline de ne pas s'inquiéter et de ne pas crier. Un de leurs complices était posté de l'autre côté de l'étang et resterait là jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs « affaires ».

« Aie pas peur, on t'oubliera pas. Quelqu'un va venir te détacher quand ça va être le temps. Pis ça sera pas long que tu vas avoir des nouvelles de Charles. »

Table des matières

En noir : Pierre Marion

En gris : Charles Marion

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	9
La disparition.....	13
« Mon Repos », mon havre de paix	21
Charles a été enlevé !	23
L'enlèvement vu par Aline	26
L'enlèvement vécu par Charles	30
« Quoi ! Un million de dollars ! »	41
Premiers contacts des ravisseurs	46
Une équipe spéciale prend le contrôle de l'enquête	51
Ma cage	54

L'attente et les questionnements	62
Seul dans ce réduit infect	68
La Sûreté du Québec traque la famille.	77
Séquestré, quelque part en août.	82
Quelques visites de mes ravisseurs	85
La longueur de mes jours.	93
Des tractations en vue d'un échange	101
Après un mois de captivité	110
J'ai peur	116
Première tentative d'échange	123
Le quotidien à la maison familiale	130
Les médias se déchaînent	133
Les échecs se répètent	140
Des manœuvres policières inexplicables	152
Un avocat criminaliste à la rescousse	165
La famille s'entend avec les ravisseurs	187
Ma libération	198
Le dur rétablissement de Charles.	209
Le calvaire continue	215
La capture des ravisseurs	226
L'opinion publique et le procès	236
Pistes négligées par les enquêteurs	257
Charles en mode survie	268
La vie reprend ses droits	279
Charles n'y arrive plus	284

CONCLUSION	293
ÉPILOGUE	301
ANNEXE	303
REMERCIEMENTS	315